MOTIFS

DE CONFIANCE,

ET

RÈGLES DE CONDUITE

POUR LE TEMPS PRÉSENT;

OU

RÉPONSE

D'UN AMI A SON AMI.

Prix six sols.

A PARIS,
Chez CRAPART, Imprimeur-Libraire, place Saint-Michel, N°. 129.

1791.

MOTIFS
DE CONFIANCE,
ET
RÈGLES DE CONDUITE
POUR LE TEMPS PRÉSENT;
OU
RÉPONSE
D'UN AMI A SON AMI.

C'Est un besoin pour vous, Monsieur, d'épancher votre ame dans la mienne.... Hélas! qu'y trouverez-vous? L'amertume de la douleur. La religion de nos péres est attaquée, ses temples sont profanés, ses autels renversés, ses ministres fugitifs, ses cérémonies, son culte tournés en dérison. La fidelle dépositaire de ses oracles, de ses promesses, l'église de J. C., voit son autorité méprisée, son unité rompue, ses enfans ingrats et parjures. Tendre Rachel, elle pousse des gémissemens et des sanglots, Peuvent-ils ne pas retentir au fond de mon cœur? Ah! quel est le chrétien, quel est l'homme sensible qui ne désire aujourd'hui pour soi les larmes, les accens de Jérémie pour pleurer sur

les ruines de cette nouvelle Jérusalem, et raconter ses malheurs. Gardons-nous cependant, Monsieur, de nous laisser abattre par le sentiment douloureux de notre tristesse. Du sein des maux qui nous affligent levons les yeux vers la montagne sainte, et tandis que nous adorons en tremblant les jugemens d'un Dieu qui punit, livrons-nous avec confiance aux impressions que doivent opérer en nous et l'infaillibilité de ses oracles, et l'indestructibilité des ses promesses.

Vous le savez, J. C. a dit que sa doctrine seroit toujours en butte à la contradiction des hommes, que son église seroit toujours agitée par les orages et les tempêtes, que ceux qui voudroient vivre en lui souffriroient persécution. Il a dit qu'il s'éleveroit sur-tout de faux sages qui, par la douceur d'une éloquence mensongère, porteroient jusques dans les cœurs même fidelles, le venin de la séduction. Saint Jacques les a caractérisés dans l'avenir, ces apôtres perfides. Il les a peints feignant d'aimer la patrie, et en tarissant la source des devoirs qu'elle impose, des sacrifices qu'elle réclame, élevant la cruelle anarchie sur ses débris; feignant d'aimer les hommes, et en laissant leur raison sans guide, leur vices sans frein, leurs vertus sans mobile, les rendant vils esclaves et malheureux; feignant enfin d'aimer la paix, et en soutenant les succès de leur humiliant triomphe, marquant chacun de leurs pas par des monceaux de ruines, pas des scènes de carnage, par les traces d'un systême destructeur. Il les a peint ambitieux, pleins d'eux-mêmes, esclaves d'un gain sordide, ennemis de tout ce qui les sert, outrageant la majesté par des mépris, la divinité par des blasphêmes...... Que dirai-je encore? Rien de

plus. Les premiers traits du tableau suffisent pour vous éclairer et vous convaincre. Mais ce qui me paroît vous échapper, et qu'il vous importe sur-tout de connoître et d'approfondir, c'est que tous les combats que l'enfer suscite à la religion servent à en manifester la divinité, et que la providence elle-même en les permettant, les fait entrer dans l'économie de sa gloire, et servir à la sanctification de ses élus.

Voyez-vous ces nuages qui parfois obscurcissent le soleil, et qui en relevent encore plus l'éclat. Voilà ce que sont les persécutions à l'eglise. Des jours sereins lui donneroient des enfans rebelles, des apostats; les tempêtes lui suscitent de zélés disciples, des martyrs. Dieu lui-même ne paroît jamais plus grand, que lorsque les passions humaines et les puissances du monde font rouler au pied de son trône les flots de leur rage, et y voient périr leur impuissant courroux.

Aussi l'apôtre saint Paul appelle-t-il le scandale de la croix, le chef d'œuvre de la sagesse, de la vertu du très-haut; et nous dit-il ailleurs, *il faut qu'il y ait des hérésies*. Oracle sublime dont le développement doit aujourd'hui sur-tout renfermer le germe et des pensées les plus rassurantes, et des souvenirs les plus consolans.

Oui, Monsieur, tranchons le mot, il nous falloit une persécution, et si vous vous soutenez quelques instans contre le scandale apparent de cette doctrine, bientôt il n'en sera plus un pour vous. L'indifférence pour la religion étoit devenue la maladie du siècle. On s'étoit lassé d'en combattre les dogmes et les menaces. On avoit enfin pris le parti de les oublier ou de ne plus les craindre. La foule des chrétiens languissoit dans une apathie combinée, plus redoutable, plus meurtrière que la mort. Dieu a regardé du haut

des cieux, et il a vu ce peuple qu'il enveloppoit depuis tant de siècles des prodiges de sa miséricorde, ce royaume dont la durée attestoit si hautement à toutes les nations les merveilles de sa puissance, livrés ou à un sommeil perfide, ou à une philosophie corrosive qui en minoit les fondemens. Il l'a vu, et il a dit aux aquilons, *soufflez;* à l'enfer, *déchaînez-vous;* et à l'instant nous avons été agités par des tempêtes, meurtrits, accablés par une grêle de maux. Chacun de nous se réveillant alors, et alarmé de ses propres périls, s'est hâté de dire à Dieu, *Seigneur je péris;* et Dieu a répondu à chacun de nous, *ne crains point.* Ainsi s'est tout-à-coup rétablie la correspondance entre le ciel et la terre, ainsi la foiblesse a tout-à-coup invoqué la force; et le reveil nous a au moins rendu cette raison que le sommeil nous avoit fait perdre.

Sans doute ce réveil n'est point général; une partie des François est encore enveloppée des ombres de la mort; mais n'oublions pas que si l'heure de sortir du sommeil n'est point arrivée pour tous; la calamité présente ne peut qu'en accélérer le retour (1); pressons-la nous-mêmes

---

(1) En effet, que voyons-nous depuis cinquante ans. Une secte de soi-disant esprits forts, qui, ligués contre la religion, en calomnient les maximes, en ridiculisent les mystères, en combattent la divinité et les promesses pour y substituer; quoi! l'absurdité et le mensonge. Dans l'ivresse de leur succès ils ont enfin voulu devenir les législateurs des peuples, les créateurs des empires. Ils ont dit que la lumière soit faite, et les ténébres se sont répandues sur la surface de la France, et ils ont fait revivre le cahos. Dès lors le charme ne peut durer long-temps. Les François au contraire sentiront bientôt l'incohérence, le néant de tous ces systêmes philosophiques, comme ils approuvèrent leur

par l'ardeur de nos prières, de nos désirs; et quand même Dieu se montreroit sous ce point de vue insensible à nos cris, croyons qu'ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, notre perte ne peut être que notre ouvrage, et qu'il se doit à lui-même de tout faire pour le soutien de ses élus.

Or, voici comment les desseins de Dieu s'accomplissent à leur égard, et comment son église, en paroissant perdre de son étendue, va cependant regagner de sa première beauté.

D'abord, cette persécution excite le zèle et fait briller les vertus de ses ministres. Hélas! nous ne pouvons nous le dissimuler, l'or du sanctuaire s'étoit obscurci. La maison de Dieu renfermoit des prêtres immoraux ou parasites; et c'est le siècle qui les avoit, ou mérités par ses crimes, ou introduits par ses intrigues, ou corrompus par ses maximes; et ce qui étoit plus déplorable encore, c'est qu'un petit nombre de scandales publics couvroient de leur ombre perfide toute la Tribu Lévitique, en sorte qu'on ne voyoit que ses vices, et que rien ne paroissoit de ses vertus. Trompés par ces fausses apparences, les impies ont dit: tombons sur l'arche sainte, ceux qui veillent à sa garde sont endormis ou corrompus; ils l'ont dit.... et leurs premiers pas ont suscité des héros, des martyrs parmi ces hommes qu'on croyoit infidelles: promesses, menaces, persécutions, misère, rien n'a pu les ébranler, et l'arrêt qui pa-

---

effet désastreux. Le bandeau tombera de lui-même, et la religion paroissant à la foule des esprits détrompés, comme un soleil majestueux qui commence sa course, la parcourra de nouveau à pas de géant, et les cœurs, froissés par le malheur et par le repentir, s'ouvriront avec avidité à la chaleur de ses rayons.

roissoit devoir anéantir à jamais l'église de France, lui a ménagé le plus beau, le plus solide triomphe.

Sans doute il vivra dans nos annales, et il fera l'admiration de tous les siècles, ce jour à jamais mémorable, où les noms de nos pontifes sont joints à ceux des Athanase, desChrysostôme, des Ambroise, des Cyprien, et quel n'a pas été l'empressement des Lévites à suivre l'exemple de leurs chefs! Le monde a tonné, écumé de rage; n'importe, elle s'est de nouveau vérifiée cette parole de Jesus-Christ: la foi est plus forte que le monde.

Promenez maintenant sur la France vos regards, hélas! depuis long-tems attristés; grandes ames qui eûtes autrefois la gloire d'y planter la foi par votre prédication, et par votre doctrine; et de l'y féconder par vos sueurs et par votre sang; les Denis, les Éleuthere, les Remy, les Martin, les Irénée, pontifes revérés, dont les bienfaits ont fait le bonheur de nos aïeux, comme vos vertus revivifiées feront sans doute le nôtre et celui de nos descendans. Du haut de vos demeures éternelles, voyez cette multitude de successeurs, d'enfans dignes de vous...voyez-les et réjouissez-vous.

Ces sentimens en moi ne vous étonneront pas; Monsieur, si je ne les avois eus dans mon cœur, vous les y auriez imprimés vous-même. Le courage et la constance du clergé de France ont déjà fait votre surprise et votre admiration; vous en avez pleuré de joie. Larmes délicieuses! Qu'il est doux d'être ainsi témoin des triomphes de sa foi! Ah! vous ne dites point assez. C'est ici plus qu'un beau jour, après un mois de pluie et d'orages.

Appréciez maintenant, Monsieur, les avan-

tâges que le clergé de France peut tirer de la désertion de plusieurs de ses membres, dont les mœurs suspectes ou scandaleuses ne rejaillissoient que trop sur lui. Sans doute la charité commande de supposer dans les parjures des motifs d'ignorance ou de foiblesse; mais la justice avoit déjà pesé dans sa balance, et flétri, dans son impartialité sévère, le grand nombre d'entre les apostats.

C'est donc ici le crible qui sépare la paille du bon grain; mais tandis que la piété aura à gémir sur la perte de quelques ministres égarés ou séduits; qu'elle sera consolée, qu'elle sera édifiée par le spectacle d'une foule de prêtres d'élite, qui, supérieurs à tous les intérêts humains, auront su craindre Dieu, et n'avoir point d'autre crainte? Ah! l'assemblée nationale, par un succès contraire à ses vues, atteindra dès-lors son but. L'église de J. C. sera rendue à sa beauté première, et l'évangile s'établira de nouveau sur les ruines du mensonge et de l'erreur.

Car, n'en doutez pas, Monsieur, l'amélioration qui vient de s'opérer dans les ministres de la religion, va également s'opérer dans ses disciples. En effet, c'est ici, en quelque sorte, le grand jour, le jour du jugement, le jour de la séparation des bons et des méchans. Je le sais, l'incrédulité et l'hérésie, s'empresseront de placer à la droite leurs adeptes; mais l'expérience réclamera encore, comme elle a toujours réclamé contre l'injustice de cette préférence. Hélas! qui abandonnera parmi nous l'étendard de la vraie religion? Sera-ce un homme chaste, tempérant, juste, ami des bonnes mœurs? Non. Ce sera un orgueilleux, qui, courant après la renommée, veut suppléer, par la singularité, et l'audace, au défaut de talens et de vertus; ce sera un effé-

miné, dont l'austérité de l'évangile révolte la délicatesse, contrarie les goûts, et qui pour mieux assouvir ses passions, voudroit étouffer le remords, qui en corrompt la jouissance; ce sera un avare, qui, idolâtre de ses trésors, doit naturellement abhorrer la loi qui lui défend de porter, même sur eux, un regard de complaisance; ce sera un ambitieux, qui avide de parvenir, veut, non-seulement fermer les yeux sur le choix des moyens, mais embrasser encore un systême qui en autorise l'injustice; ce sera un citoyen du jour qui, revêtu d'un manteau hypocrite, se prosternera devant l'autel de la patrie, parce qu'il le verra couvert de lames d'or: ce sera toujours, en un mot, un homme dominé par des passions, des vices. Eh! que l'impiété ne m'accuse point ici de calomnier ses sectateurs. Je la défie de m'en montrer un seul qui ait jamais dit de bouche, l'évangile est un rève, sans qu'il l'eût déjà dit dans son cœur. Oui, Monsieur, ôtez la licence des passions, et l'univers tombera aux pieds de J. C.

Mais combien notre religion sainte n'est-elle pas défigurée par la société des pécheurs scandaleux. Vous le savez, le monde est assez injuste pour la rendre comptable des désordres de ses enfans. Ainsi le voyons-nous remonter avec avidité à travers la nuit des siècles, y recueillir les abus qu'a pu causer sur-tout l'ignorance et le fanatisme du zèle, et reprocher à la religion, avec un air de triomphe des excès qu'elle ne cesse d'abhorrer ou de proscrire.

Allez donc, enfans dégénérés; allez, quittez le sein d'une église; que vous avilissez par vos désordres. Si elle vous regrette encore, c'est qu'elle vous voit courir à votre perte, et qu'elle est mère; mais votre exhérédation volontaire

n'en est pas moins un gain pour elle : vous lui épargnerez désormais la douleur, la honte d'une injuste flétrissure, et vous la calmerez sur le sort des enfans qui lui restent soumis.

Et je n'envisage pas seulement ici, Monsieur, la cessation du scandale le plus pernicieux : hélas ! le souffle empoisonné du vice ne flétrit que trop souvent les charmes délicats de la vertu ! Mais vous ne l'ignorez pas d'ailleurs, en devenant chrétiens nous ne cessons point d'être hommes. La foi prend insensiblement en nous la teinte de nos foiblesses ; et ce mélange la dégrade et la détruit : il faut que de temps en temps le feu de la tribulation s'épure et lui rende son premier éclat.

Ici se présente naturellement encore l'observation que vous avez faite vous-même. On étoit vertueux par inclination, par habitude, par instinct. Le feu sacré de la foi dans les gens même de bien n'animoit point la plupart de leurs bonnes œuvres. Hé! bien Monsieur, voilà que le vent souffle, l'étincelle se rallumera, et bientôt les ardeurs de la charité embraseront les cœurs.

Enfin, rien de plus funeste à la religion que l'ignorance de ses dogmes; mais que la paix la favorise, cette ignorance ! Hélas ! elle étoit la grande plaie de l'église; et aujourd'hui elle multiplie le nombre de ses déserteurs. N'en soyons point surpris ; on met bas les armes, lorsqu'on n'a pas d'ennemis à combattre. Des menaces, des attaques réveillent, au contraire, épouvantent : chacun se dispose à paroître soldat. Et voilà ce que présente maintenant la face de la religion. Ses enfans alarmés des pertes qui l'affligent, des périls qui la menacent, cherchent à la défendre. Eh! que font-ils ! Vous le voyez ;

Ils s'appliquent à la mieux connoître, à la mieux pratiquer. Zèle, prudence, honneur, émulation, tout concourt à fomenter ce désir de savoir, ou de bien faire, et nous apprenons à discerner les vrais disciples de J. C.: *Oportet hœreses esse ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* St. Paul. ibid.

Parcourez d'ailleurs vous-même, Monsieur, les annales de l'Eglise, et vous reconnoîtrez qu'elle ne fût jamais plus brillante, et plus belle que dans les jours de persécution. Hélas! dix années de trève lui firent toujours perdre un siècle de combats.

Aussi me semble-t-il que ma foi sort d'un long assoupissement, et qu'un nouveau jour m'éclaire. Les incrédules, les esprits forts, que je regardois d'abord comme les ennemis les plus formidables que l'enfer eut pu susciter contre la religion, je les vois devenir les plus solides artisans de sa prospérité, de sa gloire. Je redoutois les suites funestes de leurs complots, et j'eusse voulu qu'il fût en mon pouvoir d'enchaîner leurs efforts; mais si je consultois maintenant le seul intérêt de ma foi, je les animerois moi-même au combat. Dans la ferveur de mon zèle, j'étois presque tenté de maudir le jour qui les avoit vu naître; et je sens aujourd'hui que la religion perdroit une des preuves les plus frappantes de sa divinité, s'ils n'existoient pas. Oui, Monsieur, il falloit, non-seulement que cette religion sainte triomphât des efforts de l'idolâtrie, de la fureur des Césars, qu'elle perpétuât son empire sur les débris de toutes les opinions, de toutes les sectes, et qu'elle se formât des saints dans un océan même de scandales et de vices; mais il falloit encore que dans un siècle, appellé par

excellence le siècle des lumières, une secte de faux sages réunit en un corps de doctrine toutes les extravagances, toutes les erreurs; qu'elle employât, pour les accréditer, les moyens les plus capables de séduire, de tromper les peuples, et que malgré tant d'efforts, la religion subsistât pure, inaltérable; que dis-je? qu'elle comptât une multitude de ministres, de disciples tendres et soumis; pourquoi? pour manifester d'une manière encore plus frappante le double caractère de vérité et de sainteté qui lui est propre, et présenter à nos esprits étonnés, mais convaincus, et les motifs de la plus ferme confiance, et la certitude même de l'évidence.

Je dis, *les motifs de la plus ferme confiance*, et je le répète, parce que vous me paroissez avoir besoin de l'entendre. Quoi! Monsieur, vous craignez pour la destinée de la religion catholique en France, et parce que son existence cessera d'être sous la protection des lois, vous supputez d'avance dans l'amertume de votre ame, et ses périls et ses pertes.

D'abord, quand même Dieu auroit résolu dans les décrets de sa justice d'enlever à la France un flambeau, que depuis un demi-siècle tout paroît concourir à éteindre; en souscrivant à la rigueur de cet arrêt (qu'il ne seroit pas en votre pouvoir de changer) il vous resteroit toujours la pensée, que dis-je? la conviction consolante, que si la foi quitte nos climats, vous pouvez toujours lui faire un asyle inviolable dans votre cœur: qu'il vous restera toujours quelque ministre fidelle pour éclairer votre conscience, et diriger vos œuvres; qu'enfin vous aurez toujours l'auteur de notre religion. Le premier, le divin pontife J. C.,

qui saura bien vous appliquer seul les consolations et les mérites de son sacerdoce, de son sacrifice ; mais non, Monsieur, la religion catholique ne périra pas en France. Dieu se souviendra que c'est le royaume des Clotilde, des Bathilde, des Clovis, des Louis : le théâtre de ses anciens prodiges et de ses anciennes miséricordes.

D'ailleurs notre religion sainte, n'est point l'ouvrage des hommes ; elle s'est établie et propagée à travers la flamme des bûchers, l'horreur des échafauds ; elle vivra parmi nous sans la protection des lois. Dieu choisira au contraire ce moment de crise pour la soutenir, et manifester ainsi, que sa conservation est le seul miracle de sa puissance.

Voyez le développement de cette vérité consolante dans les épîtres de l'apôtre St. Paul ; puis transportez-vous en esprit sur les bords de la mer rouge, et comtemplez-y les merveilles du Seigneur, *state et videte magnalia Dei.* Le peuple choisi, est pressé par les Égyptiens dans sa fuite ; placé sur le bord des eaux, il mesure de l'œil avec inquiétude la profondeur de l'abyme qui va l'engloutir. Dans ses mortelles angoisses, il lève les mains vers le ciel, il crie vers le Seigneur.... Dieu se laisse enfin toucher par ses cris, et à peine Moyse a-t-il annoncé de sa part l'approche d'un nouveau témoignage de sa miséricorde, que les eaux de la mer se reployant des deux côtés sur elles-mêmes, ouvrent aux enfans d'Israël un libre passage, demeurent suspendus jusqu'à ce qu'ils soient tous sains et saufs sur le rivage ; et puis ne se déroulent, ne reprennent leur cours que pour submerger les Égyptiens persécuteurs.

Je suis loin de me croire un Moyse, ni un prophète; mais j'ai une ferme confiance en la parole de Dieu; et voilà, sans doute, l'image du prodige qu'il va opérer en France en faveur de ses élus. Oui, Monsieur, vous allez voir ce torrent impétueux dont les flots courroucés vous alarment, s'arrêter, diviser ses eaux pour ouvrir un passage aux vrais enfans de la promesse, et Dieu fera ainsi jaillir l'éclat de la religion du sein même des abymes où elle vous semble devoir périr.

Mais c'est peut-être moins sur les effets de la volonté toute-puissante de Dieu, que sur les suites de la foiblesse des catholiques; c'est peut-être moins encore sur le présent que sur l'avenir, que portent vos soupçons et vos craintes, et d'abord la face du Christianisme ne vous offre que des disciples indifférens ou timides. Hélas! ils ne tiennent point à notre culte, à nos solemnités, tandis que l'accès en est facile; oseront-ils braver les oppositions et les périls? Je vous l'avoue, cette pensée avoit d'abord saisi mon esprit, et répandu dans mon ame quelques goutes d'amertume; mais j'ai vu que nos desirs s'irritent à proportion des obstacles, et que si les objets perdent de leur attrait, à mesure qu'ils deviennent plus communs, c'est augmenter leur intérêt que de les rendre plus rares; j'ai vu que la première secousse a donné du ressort aux ames les plus foibles, que l'annonce seule du décret persécuteur, a peuplé les tribunaux de la réconciliation, et fait couler les larmes du repentir; j'ai vu des Chrétiens, jusqu'alors étrangers aux pratiques de la religion sainte, parler, combattre pour sa cause avec le courage du zèle, et l'attendrissement de la ferveur;

dès-lors j'ai béni avec respect la main de Dieu ; et j'ai adoré avec reconnoissance ses miséricordieuses rigueurs.

Eh ! n'est-ce point là ce que nous attestent encore les annales de l'église ! Que nous offrent les Chrétiens au sortir de ces cavernes, de ces catacombes où ils viennent de participer aux divins mystères, de recueillir la parole sainte, de chanter les louanges du Seigneur et de célébrer l'héroïsme de ses martyrs ? Ce sont, nous dit St. Léon, ce sont des lions dont la force épouvante l'enfer même. Athlètes de tout âge, de tout sexe, de toute compléxion, de tout état ; ils étonnent leurs tyrans, ils lassent leurs bourreaux.... Ah ! Monsienr, si de nous-mêmes nous ne sommes que foiblesse, revêtus de la force de Dieu, nous devenons invincibles ; et jamais Dieu n'est plus intimement avec nous, que lorsque nous avons à combattre pour sa gloire.

Ils l'ont eux-mêmes compris les ennemis rusés qui nous persécutent. Pour attaquer avec succès la religion ; ils évitent de lui faire des martyrs ; ils craignent la fécondité de leur sang répandu, et leur fausse humanité devient ainsi la plus cruelle, la plus perfide des tyrannies. Mais ils ont beau combiner plus artificieusement leurs mesures ; malgré tous leurs efforts réunis, ils seront vaincus, et les Chrétiens fidelles acquerront parmi nous le droit de raconter des conquêtes.

Et que le souvenir du schisme d'Angleterre ne traverse point en vous ce consolant espoir. Oui, ce Royaume étoit la pépinière des saints, et sous Henri VIII, il a perdu sa foi. Mais en Angleterre le corps des évêques et des pasteurs tomba dans l'hérésie ; et le peuple s'égara au gré de ses guides ; en France, au contraire, le

le clergé est fidelle, et ses instructions et ses exemples, en garantissant les foibles, encourageront et soutiendront les forts.

D'ailleurs, vous ne l'ignorez pas, le peuple d'Angleterre tomba dans le schisme et dans l'hérésie sans le savoir. A peine eut-il ouvert les yeux sur l'abyme qu'il s'étoit creusé qu'il désira son retour à la foi; mais; hélas! pas de pasteurs alors pour éclairer et soutenir son repentir parmi le petit nombre des ministres qui avoient confessé leur foi, plusieurs l'avoient scellée de leur sang (1).

Il en sera bien autrement en France. On ne peut se dissimuler d'abord que la plupart des catholiques qui apostasient, croient rendre gloire à Dieu, et un hommage pur au bonheur de leur patrie. Encore quelques instans, et le bandeau tombera. A travers les intrus qui auront égarés leur confiance, les François discerneront alors leurs vrais pasteurs, ils reconnoîtront leur voix, et ils rentreront d'eux-mêmes dans le bercail. En sorte que dans une crise violente et inespérée, qui peut au plus durer un an, la foi catholique n'aura véritablement perdu, que ceux de ses disciples, qui vivoient étrangers à son culte et à ses maximes, et qui la deshonoreroient par leurs œuvres.

Et voilà, Monsieur, ce qui doit calmer du moins en partie, vos craintes pour l'avenir. Je vous dirai d'abord à cet égard ce que J. C. disoit à ses apôtres, « ce n'est point à vous à connoître d'avance les momens que mon père a renfermés dans les trésors de sa puissance,

(1) Il n'y en eut que 60, et 8 étoient morts martyrs.

tout ce qu'il vous importe de connoître aujourd'hui, et que je dois vous révéler, c'est que vous me servirez de témoins; de témoins à ma divinité en prêchant mon évangile, de témoins à la sainteté de ma morale, en la manifestant par vos œuvres. » Sans prétendre cependant déchirer le voile que Dieu jette ordinairement sur l'avenir, nous pouvons conjecturer, d'après les conseils de l'expérience et d'une prudence humaine; et alors nous devons ajouter, que les opérations violentes n'ont point une longue durée, que le François est égaré, mais que le fond de son caractère reste; c'est-à-dire, qu'il est toujours naturellement inconstant et frivole, qu'un systême si dissonant dans ses diverses parties, et si désastreux dans ses moyens, ne peut qu'être pernicieux dans ses effets, et que, puisque, l'intérêt de la politique se trouve joint ici à l'intérêt de la religion, l'orage qui maintenant nous atterre, sera enfin le prélude de jours sereins et tranquilles.

Sans doute la dégradation des principes religieux sera plus universelle; des apostats redeviennent rarement catholiques, la miséricorde de Dieu, quoiqu'infinie en elle-même, a cependant ses bornes relativement à ceux qui abusent de ses dons; mais enfin les chrétiens fidelles n'auront subi qu'une épreuve, bien violente, à la vérité, et bien dangereuse; et voilà ce qui nous inspire la nécessité des précautions pour en triompher.

Vous me les demandez, Monsieur, ces précautions, ces mesures; vous eussiez pu les trouver en vous. Enfin votre amitié me presse, et je vais parler.

1°. Jettez invariablement vos regards sur le

centre de l'unité catholique, et sur le corps de vos pasteurs. De cette réunion résulte l'infaillibilité de la croyance, la sûreté de la route que vous devez parcourir vous-même : car qu'elle qu'ait été d'ailleurs la conduite des souverains pontifes, Dieu n'a jamais permis qu'ils annonçassent l'hérésie ou l'erreur, et le corps des évêques réunis au siége de Rome, est toujours indépendamment de ses mœurs, le dépositaire des promesses, l'organe infaillible de la doctrine.

2°. Comme ce sont nos péchés qui ont attiré sur nous les calamités qui nous affligent, et les dangers qui nous menacent, offrez-vous vous-même à Dieu comme victime, et ne vous lassez pas de lui faire entendre le cri de votre repentir. Je vous l'avoue, Monsieur, c'est ici pour moi la réflexion la plus douloureuse. Lorsque l'arche sainte eut tombé entre les mains des Philistins, chacun des Israélites regarda cette perte comme personnelle, comme irréparable. On ne vit plus que tristesse, que deuil, que larmes, on n'entendit plus que soupirs, que sanglots. Après la profanation sacrilège du temple de Jérusalem, le peuple fidelle se retira sur les montagnes, déchira ses vêtemens, détesta la vie, se couvrit de cendre et de cilice.... et aujourd'hui mêmes désastres, mêmes profanations, et pas un signe extérieur de pénitence, et pas une réforme dans les mœurs. Dieu eût pardonné autrefois à une ville criminelle en faveur de dix justes ; ne se trouveroient-ils donc pas, Monsieur, parmi nous? Ah ! redoublez toujours vous-même d'efforts pour en commencer le nombre ; et surtout n'oubliez pas que le glaive ne peut tomber qu'à la voix d'un cœur contrit.

3°. Prenez spécialement pour armes la vigilance et la prière. Dans de pareilles crises

chacun doit trembler pour soi. Fermez donc l'oreille à la séduction et garantissez-vous de tous les rapports qui pourroient conduire la voix des apostats jusqu'à votre cœur. Evitez-les comme l'approche du serpent. Quiconque brave le danger s'expose à y périr, et aujourd'hui c'est le braver que de ne pas le fuir. Répétez souvent d'ailleurs la prière de Pierre luttant contre les flots: dites, Seigneur, *sauvez-moi, je vais périr.* Dieu ne feint de dormir que pour éprouver votre foi. Réveillez-la par de fréquens retours vers Dieu, et Dieu se réveillera lui meme. C'est la doctrine de S. Augustin; et vos besoins présens doivent ajouter encore à son énergie.

4°. Comme vous pourrez avoir moins de facilité à consulter le guide de votre conscience, vivez de manière à pouvoir recourir moins fréquemment à son ministère, à ses conseils. Il est à présumer que sous une constitution qui tolère toutes les religions, et tous les cultes, vos pasteurs légitimes, pour cesser de paroître patriotes; n'en seront pour cela ni proscrits ni persécutés. Si Dieu leur réserve cependant cette épreuve, ou plutôt ce mérite et cette gloire, ne vous découragez pas. Dieu vous suscitera toujours un Ananie, et quel qu'il soit d'ailleurs, il vous suffira sans doute de le tenir de la main de Dieu.

5°. Dans vos rapports de société, évitez les contestations et les disputes que l'apôtre St. Paul interdisoit si fort aux premiers infidelles, parce qu'elles servent à faire naître les antipathies, à troubler la paix et à nourrir l'orgueil. Il est un apostolat que Dieu, en ce moment sur-tout, vous confie; c'est celui du bon exemple.

6°. Que la loi de la douceur et de la charité soit invariablement dans votre cœur et sur vos lèvres. Sans doute les entreprises, les succès de l'impie sont faits pour révolter les sens; mais une patience inaltérable et un support généreux, serviront mieux votre cause que toutes les colères religieuses ou politiques, que tous les sarcasmes d'un faux zèle. A ceux qui taxeront votre modération d'apathie; Hélas! peut-être de crime, répondez ce que J. C. disoit à ceux de ses apôtres qui vouloient invoquer le feu du ciel, sur une ville ingrate. *Aveugles, vous ne connoissez pas l'esprit qui doit vous animer.* Prier pour ceux qui nous persécutent; rendre le bien pour le mal; voilà le signe caractéristique de la religion de J. C.; j'ajouterai, et voilà l'arme la plus puissante contre ses ennemis. Qu'ils l'avoient bien compris, les héros des premiers siècles, si dignes aujourd'hui sur-tout, de nous servir de modéles! Au sein des plus affreuses persécutions; ils offroient le spectacle d'une charité inaltérable; et ce spectacle édifioit, désarmoit jusqu'à leurs bourreaux.

7°. Quel que soient les changemens qui peuvent s'opérer dans les lois ecclésiastiques relatives ou à la sanctification des fêtes ou à la pénitence commune, regardez-les comme s'ils n'existoient pas. L'évêque, le pasteur qu'on pourra vous donner ne sera ni votre pasteur, ni votre évêque. Vous connoissez ceux que vous tenez de l'église; ce sont les seuls dont vous deviez respecter et suivre les ordonnances et la doctrine.

8°. Tant que les circonstances pourront vous le permettre, préférez le saint sacrifice offert par des prêtres fidelles, et réunissez-vous à eux

dans la meme communion de prières et de louanges. Mais s'il arrivoit qu'une nécessité urgente causée par la persécution et par la désertion des vrais ministres, vous privât de cette facilité et de cette consolation, adorez les desseins de Dieu, et faites-vous un temple de votre asyle, de vos foyers domestiques. Dieu le remplira avec moins d'appareil, mais avec autant de vérité et de miséricorde. Quelle énergie, et quelle consolation ne trouverez-vous pas alors dans les exemples des premiers fidelles et dans les cantiques d'Israël captif. Faites passer dans votre ame les sentimens exprimés dans le pseaume 45, et si les larmes inondent alors votre visage, elles vous paroîtront plus douces que les fausses joies des solemnités de Babylone (1).

9°. Ouvrez votre cœur à l'impression de la plus vive reconnoissance, de ce qu'au milieu de la tempête qui submerge en France tous les principes, vous y habitez un port inaccessible au naufrage. Hélas! Monsieur, à qui devez-vous cette grâce privilégiée? Dieu. Qu'avez-vous fait pour la mériter? Rien. C'est à la seule miséricorde du Seigneur que vous en êtes redevable. Oh! qu'ils seront bien dans votre bouche ces sentimens, ces transports de

---

(1) Plaçons ici deux remarques importantes; l'une relative aux prêtres soi-disant CITOYENS qui n'ont pas de pouvoirs; l'autre relative à ceux qui en ont, et qui ne sont pas curés. Les premiers ne pourront rien faire validement, parce qu'ils ne seront pas délégués par une autorité légitime. Les seconds n'auront de pouvoirs que jusqu'à l'époque de cette année, expressément marquée dans leur permission: car assurément M. de Juigné, seul archevêque de son diocèse ne renouvellera pas les pouvoirs des prêtres jureurs, c'est-à-dire, apostats.

David. » J'aimerai, je louerai le Seigneur mon Dieu, mon protecteur et mon refuge. Les douleurs de la mort m'ont environné, et les torrens de l'iniquité m'ont rempli de troubles; et Dieu a abaissé les cieux, il est descendu pour me tendre la main, me soustraire à l'abyme, me sauver. Ah! chacun de mes cantiques sera désormais un hommage, un monument à la gloire de son nom. j'annoncerai sa bonté, sa grandeur à tous les siècles, et le souvenir du bienfait, en devenant l'aliment éternel de ma reconnoissance, sera le garant inviolable de ma fidélité. » *Pseaume* 17.

10°. Enfin, soutenez votre foi, éclairez votre zèle, et ranimez votre ferveur sur-tout par la lecture de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri* dans les quatre premiers siècles; du livre des fondemens de la foi par l'abbé *Aimé*; du tome I du grand catéchisme de Montpellier; du dictionnaire des hérésies par M. l'abbé *Pluquet*, et sur-tout du discours préliminaire de cet excellent ouvrage. Vous y verrez les combats que l'enfer ne manque jamais de susciter à l'église, des divers caractères des hérésies, leur principe, leurs moyens, leurs effets, les persécutions qu'ont essuyées nos pères dans la foi, et le tableau attendrissant et sublime de leur piété, de leur constance. Lisez et relisez plus souvent encore les livres des Machabées, les pseaumes de David, les prophéties d'Isaïe et de Jérémie, les actes des apôtres et les épîtres de St. Paul. Cette lecture, cette méditation, en éclairant votre esprit, fera naître les sentimens les plus tendres, les élans les plus héroïques dans votre cœur. Je vous invite à fixer d'une manière plus particulière vos regards sur la parabole de la Vigne, consignée dans le cha-

pitre V d'Isaïe, et de vous reporter ensuite au pseaume 79. Après avoir été frappé et presqu'abattu par la vue de ce jugement solemnel et sévère que Dieu fait de cette vigne, en présence du ciel et de la terre, avec quelle ferveur ne ferez-vous point passer sur vos lèvres ces paroles touchantes du prophète.... « Grand Dieu ! du séjour de votre trône regardez cette vigne que vous avez plantée. Hélas! presque rien ni rappelle vos anciennes miséricordes, vous l'aviez transportée parmi nous, et les influences de votre grâce en avoient arrosé les racines, fécondez la tige au point qu'elle avoit bientôt couvert de son ombre les plus hautes montagnes, et propagez ses branches jusques à la mer. Vous aviez voulu, Seigneur, que ce fut là comme une barrière qui la séparât d'une région d'erreur; mais pourquoi avez-vous permis que ces bornes fussent détruites, qu'en empruntant de vos ennemis des lois et des usages, nous en adoptassions les principes et les erreurs. Oui, c'est de là qu'est sortie l'incrédulité, cette bête féroce et singulière, qui a ravagé votre vigne chérie ; mais, ô mon Dieu! jusques à quand nous rendrez-vous témoins de ses désastres, de son ignominie. S'il faut une victime à votre courroux, frappez-nous, Seigneur, nourrissez-nous d'un pain de larmes; mais épargnez une vigne qui vous a coûté si cher ? Que la main de votre protection s'étende sur-tout parmi nous sur l'homme de votre droite ; revêtez de votre force le fils de l'homme que vous y avez établi pour votre gloire, et comme ce sont nos vices qui forment nos erreurs, Dieu des vertus ! le bras de votre puissance n'est point raccourci, répandez sur nos cœurs un rayon privilégié de votre grâce, et convertissez-nous ? »

Dans

Dans d'autres instans, Monsieur, et sur-tout si les circonstances vous dérobent la solemnité du culte; transportez-vous en esprit sur les bords du fleuve de Babylone; voyez y ce peuple nombreux tournant la face vers Jérusalem, et cherchant avec inquiétude à y démêler ce temple chéri qu'un trop long espace dérobe à ses tristes et avides regards; voyez ces instrumens de joie suspendus à des arbres pour y donner au gré des vents des sons lugubres qui répondent à sa juste douleur? Entendez ces accens lamentables, ces soupirs enflammés, ces tendres et impétueux élans... Et puis pour nourrir plus longuement votre sainte tristesse, et fournir des expressions à votre active ferveur, abandonnez-vous à ces mouvemens sublimes et brûlans du prophète Jérémie, et dites comme lui dans l'amertume de votre cœur? « Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion? Comment a-t-il détruit les remparts de la ville de Juda, profané son royaume et brisé toute la force d'Israël? Hélas! le Seigneur est devenu comme un ennemi, il a retiré sa main, et dès lors les murs d'Israël sont tombés, ses fêtes ont été oubliées ses prêtres livrés à l'opprobre et à l'indignation de la fureur, ses princes bannis parmi les nations, ses vieillards assis sur la terre, ses vierges avilies, ses temples eux-mêmes livrés à des hommes qui y jettent des cris comme dans une joyeuse solemnité. On a porté le glaive destructeur à tout ce qu'elle avoit de plus précieux, de plus désirable; tout son peuple est dans les gémissemens et cherche du pain: hélas! ceux qui sont à la mamelle pressent envain leur mère désolée..... A qui vous comparerai-je donc, ô fille de Jérusalem? Le débordement de vos maux est semblable à une

mer, et comment vous consolerai-je, ô fille de Sion ? Vos prophètes ont des visions fausses et extravagantes, et ils vous annoncent des rêveries pleines de mensonges. Tous ceux qui passent, frappent des mains et sifflent en vous voyant; et Dieu relève au contraire la force de ceux qui vous haïssoient. Ils ont dit, voici le jour de notre espoir, nous la dévorerons, et tout semble concourir à couronner leurs efforts.... O Jérusalem! faites donc couler de vos yeux, jour et nuit, un torrent de larmes, ne vous donnez point de relâche et que la prunelle de votre œil ne se taise point..... Et toi cité superbe, pleine de peuple, comment es-tu devenue si solitaire et si désolée? Hélas! la maîtresse des nations est devenue comme veuve, De tous ceux qui lui étoient chers, il n'y en a pas un qui la consôle, tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis, Que dirai-je encore, ou plutôt que ne dirai-je pas ?..... La fille de Juda s'est retirée en d'autres pays à cause de sa servitude, elle a demeuré parmi les nations et elle n'y a point trouvé de repos. Tous ses persécuteurs se sont saisis d'elle à cause de son extrême douleur, et se sont enrichis de ses dépouilles..... Quelle est donc la cause de sa douleur, de son ignominie? Ah! Jérusalem a commis un grand péché; c'est pourquoi elle est devenue errante et malheureuse. Mais vous, ô mon Dieu! si vous n'êtes point touché de sa situation, soyez-le du moins de ma tristesse, de mes cris! Voyez, Seigneur, et considérez quel est le peuple que vous avez ainsi ravagé. Notre calamité est extrême. Nous sommes comme des orphelins qui n'ont plus de père. Des *esclaves* nous ont dominé sans qu'il se trouve personne pour

nous racheter d'entre leurs mains. Vous connoissez leur forfait; ils nous ont chargés de chaînes; ils ont pendu nos frères de leur propre main; ils n'ont pas même respecté le visage des vieillards... Des vieillards! Seigneur, il n'en est même plus dans les assemblées des juges. La joie de notre cœur est éteinte; nos concerts sont changés en lamentations; la couronne est tombée de notre tête. Malheur à nous parce que nous avons péché; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement, votre trône subsistera dans la suite de tous les siècles. Pourquoi nous oublieriez-vousdonc pour jamais? Pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours? Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons; renouvellez nos jours anciens, et sauvez-nous «? *Lamentations de Jérémie, chap.* 1, 2, 3, 4, *et* 5.

Vous conviendrez, Monsieur, que ce langage, que ces sentimens sont bien analogues à notre situation, à nos maux. Hélas! c'est que les crimes des peuples ont presque toujours la même cause et les mêmes effets, comme ils attirent aussi presque toujours les mêmes châtimens. Adorons la divine providence dans la chute comme dans la prospérité des empires; et puisque nous sommes pécheurs, devenons pénitens. Adieu. Priez pour moi; vous le devez surtout à l'affection sincère avec laquelle,

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Au reste, vous me parlez d'un canon du concile de Calcédoine qu'on se plaît beaucoup à citer, et qui fait, dites-vous, à l'erreur bien des conquêtes; mais il n'a rien qui doive nous alarmer. Je l'ai cherché ce canon à la page où on le désigne; je ne l'ai point trouvé. J'ai été en arrière et plus avant, même recherche inutile, mais non pas sous

418

tous les points de vue ; car j'ai découvert, 1°. que le concile de Calcédoine avoit réglé que dans l'élection d'un évêque, le métropolitain et les évêques de la province présideroient l'assemblée, et que saint Célestin pape, voulant caractériser l'influence que ces présidens devoient avoir, dit, le peuple doit être éclairé et non pas suivi. DOCENDUSEST POPULUS, NON SEQUENDUS. 2°. Que l'empereur ayant, de son pur mouvement, attribué le titre et le droit de métropolitain à la ville et à l'église de Bérithe, le concile (de Calcédoine) proscrivit cette concession, par la raison que les lois civiles n'ont aucune force contre les lois canoniques. SANCTA SYNODUS DIXIT : CONTRA REGULAS NIHIL PRAGMATICUM TENEBIT. Et que les commissaires de l'empereur ayant alors demandé si, en vertu d'un rescrit impérial, on ne pouvoit en aucun cas, exercer ce pouvoir, le concile répondit : JAMAIS. SANCTA SYNODUS DIXIT : NON LICET. HOC EST PRAETER REGULAS. 3°. Que le concile de Calcédoine appelle saint Léon, LE PONTIFE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE. Dioscore, disent les pères de ce concile, en s'adressant au pape lui-même ; DIOSCORE MET LE COMBLE A LA FOLIE, EN S'ÉLEVANT CONTRE CELUI A QUI LE SAUVEUR A CONFIÉ LA GARDE DE SA VIGNE ; C'EST-A-DIRE CONTRE VOTRE SIÈGE APOSTOLIQUE. Ils demandent ensuite à saint Léon la confirmation des actes du concile, et ils lui réservent la cause de ceux qui avoient embrassé le parti de Nestorin concil., Calced., art. 1 ; 2, 3. Je trouve la même doctrine dans le 7 concile de Nicée II ; act 2, après Labbe, l. 7, coll. 126. De Latran 649, act. 2, Labbe, tom. 6, coll. 104. De Latran encore an. 1215, S. -- Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce dernier concile parle en cet endroit du serment DE FIDÉLITÉ ET D'OBÉISSANCE que les patriarches de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche prêtoient au saint siège, en recevant de lui LE PALLIUM -- ibid.